

Brèves littéraires

Brèves

Esquisse d'un naïf

Christian Lemieux-Fournier

Volume 10, numéro 1-2, printemps-été 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5969ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemieux-Fournier, C. (1995). Esquisse d'un naïf. *Brèves littéraires*, 10(1-2), 22-33.

CHRISTIAN LEMIEUX-FOURNIER**Esquisse d'un naïf**

Un jeune homme à sa montre-bracelet regarde l'heure, au pied d'un immeuble imposant. Il est vêtu correctement, d'un complet-veston saumon. L'édifice est d'un gris solennel, un gris de pierres carrées posées les unes sur les autres, songe-t-il. Il vérifie l'adresse sur son papier. «C'est bien là.» Il entre. «Bureau 428.» Il se dirige vers l'ascenseur. Des gens vont et viennent, affairés, arborant un même air sérieux. «Ça butine.»

— Il fait beau aujourd'hui ! dit-il en souriant, dans l'ascenseur. On ne lui répond pas. La porte s'ouvre. Près de l'ascenseur, il y a un préposé à l'accueil. Le jeune homme tend sa lettre :

- Je viens pour l'entrevue concernant le poste.
- Assoyez-vous, s'il vous plaît, et attendez !

*

— Quelle belle journée aujourd'hui ! Ne trouvez-vous pas ? Et je sens que mon avenir se dessine en couleurs. J'ai une chance pas croyable. Ça va super bien ! Je vais sûrement avoir un très bon travail. La vie est belle, n'est-ce-pas ? Il parle, et ses yeux brillent. Il parle, il s'agite, il s'enflamme, et c'est la joie. Celle de dire à l'autre, là, maintenant, dans l'autobus, à l'inconnu d'à côté, tout.

— Quelle chance ! Ce n'est pas certain encore. Il y a l'entrevue demain. Mais je suis confiant, vous savez. Je me croise les doigts. Je touche du bois... (Il cherche, à gauche, à droite, un morceau d'arbre, une planche, un bout de racine...) lorsque j'en vois.

Il sourit, se tait quelques instants, regarde son voisin. Ce dernier est beau et semble sympathique.

— Est-ce que vous habitez à Q. ? Il attend une réponse qui ne vient pas. Vous y allez peut-être par affaires ?

— Jeune homme, je lis ! clame l'autre, sèchement, en sortant un livre de sa serviette.

— Je m'excuse. Je n'avais pas remarqué... Il regarde au plafond, sourit aux anges. Il hésite, mais... et puis je vais peut-être rencontrer une vieille amie à moi. Elle habite là maintenant. En fait, c'est plus qu'une amie, c'est ma première vraie blonde. Elle était très jolie. Elle doit l'être encore, j'imagine, en trois ans on ne change pas tant que ça.

— Je lis ! beugle l'autre, visiblement irrité, regardant droit dans les yeux son toujours souriant voisin. Puis il frotte sa calvitie et replonge dans sa lecture.

Le jeune homme songe à quelque chose de plaisant : à son avenir. Il le voit rose et prometteur, dans cette nouvelle ville où il se dirige présentement. Il se trouvera un beau petit logement pas trop cher d'où, il en est certain, il verra le fleuve. Il rencontrera plein de personnes aimables, dont certaines deviendront des amis intimes. Son intuition masculine l'incite à penser que, juste là, au bout du trajet, en cette ville merveilleuse, habite la

femme de sa vie. Son contentement frôle le débordement. Il cherche quelqu'un à qui parler. Son voisin, mine renfrognée, ne semble pas disposé à entendre tout ce qu'il aimerait confier. Il a l'air triste, le pauvre homme, le nez dans son livre, la tête vers la fenêtre. «Il a sûrement quelques problèmes personnels», se dit le jeune homme, avant de jeter un coup d'œil de l'autre côté de l'allée.

*

Il attend. Il croise les jambes. Il décroise les jambes. Il déboutonne son veston. Sur une petite table, près de lui, dorment quelques revues : *L'actualité*, *L'informateur*, *Les Affaires*, *La fonction publique*... Il feuillette au hasard. «Je ne suis pas chez le dentiste : pas de journaux de vedettes, de décoration, de mode...» Il aimerait se distraire, penser à autre chose. «Il faut que je sois à mon meilleur. C'est énervant tout ça.»

Le préposé à l'accueil est figé dans un hermétisme professionnel. Sa bouche est une ligne droite. Ce n'est pas de la placidité, mais un ennui bougon. Le jeune homme allait dire... et puis non.

«Il faut que je me vende !»

*

Bien que l'autobus soit plein, il n'y a pas beaucoup de discussions. Tendait l'oreille, le jeune homme perçoit, à l'autre bout, le rire camouflé de quelqu'un qui vient de son village. Il se soulève pour regarder... Non, il n'y a pas de place à côté du rieur, dommage. Il tourne la tête vers son voisin. Que lit-il avec tant de concentration ? Il risque un œil : *La fonction publique au Québec et au Canada*. L'homme à la calvitie lève un visage sévère.

L'autre sourit en disant : «Ça doit être intéressant.» Le lecteur hausse les épaules, moue aux lèvres, et replonge dans sa lecture. Le jeune homme croise les jambes. «Mais j'aurais dû me présenter», pense-t-il tout à coup, subissant la foudre d'un éclair de génie, «c'est pour ça qu'il ne répond pas ! Une question de convenances. Il ne me connaît pas.» Il se tourne chaleureusement vers son voisin, lui touche l'épaule :

— Monsieur, je m'excuse ! Je vous parle de Q., d'une vieille amie, de mon emploi futur, et je ne me suis même pas présenté. Suis-je distrait ! Je m'appelle...

— Ça ne m'intéresse pas !

— Ah bon... je croyais.

— Laissez-moi lire en paix !

Le jeune homme se tait. Forcément. «Il doit avoir un bien gros chagrin, le pauvre homme, pour être aussi maussade.»

*

«Il ressemble à l'un de mes cousins.»

Le jeune homme examine le préposé, dernière barrière avant l'entrevue, un parent peut-être, avec une intensité toute familiale. «Il y a sûrement beaucoup de membres de ma famille dans cette ville...», songe le jeune homme. «S'il est parent, de quelle branche ? D'une branche triste, sans doute...» Il sourit, se sourit, malgré tout le sérieux et le sacré dont il entoure, d'ordinaire, sa généalogie. Le préposé à l'accueil est un mur muet, derrière son bureau. «Même s'il est tout près, c'est sûrement un parent éloigné.»

*

— Bonjour Madame ! Comme je le mentionnais il y a quelques instants à votre camarade de travail, je m'étais dit avant de venir ici : Tant pis pour les dépenses ! Je prends ce qu'il y a de plus beau, ce qu'il y a de mieux, je vais au Château. Voilà pour quoi j'avais réservé, il y a à peu près deux semaines. Vous devez sûrement avoir mon nom quelque part, je m'appelle...

— Oui, je sais ! Je vous ai entendu tout à l'heure. Nous avons effectivement votre réservation. Malheureusement nous avons présentement deux congrès d'hommes d'affaires et un symposium de cadres financiers. Nous avons donc été dans l'obligation de louer toutes nos chambres, dit-elle, le toisant des pieds à la tête.

— Non, c'est vrai ?! Pourtant l'autre ne semblait pas certain.

— Je suis sa supérieure, et j'en suis certaine ! ajoute la réceptionniste, en arrêtant son regard sur les espadrilles rouges du jeune homme.

— Comme c'est dommage.

— Et puis vous savez, ici c'est un hôtel haut de gamme.

— Au prix que ça coûte, j'espère bien que c'est haut de gamme ! dit le jeune homme en riant.

La femme le regarde sans sourire, attendant qu'il s'en aille.

— Bon, tant pis, d'un autre côté, vous allez me faire économiser de l'argent.

Le jeune blagueur, tout sourire, reprend sa valise. Déçu de ne pouvoir passer la nuit au Château, mais tout de même heureux de s'y promener, il déambule, tête girouette... Tout à coup, il s'arrête, incertain. «Oui, c'est bien elle !»

– Nicole ! You hou, Nicole ! hurle-t-il à pleins poumons.

Nicole se fige sur place. À l'autre bout du corridor. Il laisse sa valise et file vers une Nicole inerte.

– Quelle surprise ! Ah j'suis content d'te revoir ! Elle le regarde, gênée.

– Nicole !? Tu me reconnais ?

– Oui, j'te reconnais. On peut pas t'oublier.

Et là, clairement, Nicole se remémore un pénible souvenir : LA fois qu'ils firent l'amour. D'un bavard terrible. Le début de la fin.

Il sourit, ravi d'être complimenté.

– On m'a dit que tu t'étais mariée ?

– Oui, il y a deux ans.

– Mes félicitations ! dit-il, enjoué, en lui serrant la main avec une énergie toute fraternelle et en la congratulant d'un gros bec sonore sur la joue.

Une Nicole fondante, momentanément prise au piège, rouge de gêne, estime le temps très long et espère fortement le départ prochain de son ancien copain.

– Comme tu es belle, très chic, élégante.

– Dans ton genre tu n'es pas mal non plus, réplique Nicole, mi-figue mi-raisin.

– J'suis content que ça te plaise. J'étais pas certain. Je l'ai acheté il y a une semaine.

Il se dandine, ravi, fait un demi-tour, ouvre les bras, offre aux yeux ébahis de son ancienne amie son ensemble safari tout neuf.

– On pourrait peut-être aller jaser quelque part?

– Non ! Non ! s'exclame Nicole. J'suis très occupée. J'ai un symposium.

– T'es cadre aux finances ?

– Oui ! répond Nicole, flattée, heureuse de

posséder le look cadre financier.

— Ce soir, peut-être ? insiste le jeune homme.

— Impossible. J'ai un séminaire.

— Ah bon. Rien n'arrête les cadres.

— Je suis désolée, mais il faut vraiment que j'y aille. Ça recommence dans cinq minutes. J'suis contente de t'avoir rencontré.

Elle s'en va. Dépitée, il la regarde partir. «Je la trouve un peu froide. Son mari est sûrement très jaloux.»

*

Il entre, nerveux et souriant. C'est une petite pièce carrée où trône une grande table rectangulaire, derrière laquelle trois hommes gris sont assis. Il tend la main.

— Bonjour ! Enchanté. Je suis ravi de faire votre connaissance.

— Assoyez-vous, s'il vous plaît, dit sèchement l'homme du milieu, en présentant une chaise chromée.

Il s'assoit... et se relève aussitôt, aux anges.

— Je suis content de vous revoir.

— Assoyez-vous ! S'il vous plaît ! réitère l'homme du milieu.

— Est-ce que vous me reconnaissez ?

— Bien sûr que oui, répond sans enthousiasme l'adjoint au directeur du personnel du ministère des Communications, situé à la droite du jeune homme. Ce dernier est tout heureux.

«Quelle chance ! Il y a quelqu'un que je connais parmi le comité de sélection.»

Déjà il pense à la décoration de son nouveau logement.

— Quand est-ce que je commence ? dit le jeune homme en souriant, optant pour l'approche humoristique.

Son ex-voisin d'autobus lève les yeux au ciel.

*

Il marche avec sa lourde valise. «Heureusement qu'il ne pleut pas.» En plein quartier touristique, une foule de petits hôtels et d'auberges s'affichent, lequel choisir ? Il s'arrête devant l'Hôtel des pignons, non par goût, mais par lassitude. Des gens rieurs, bavards et bruyants en sortent :

— *Do you know où est le terrasse, please ?*

— Bien sûr que oui, juste derrière le Château.

À l'Hôtel des pignons, il est bien reçu. La chambre lui plaît, le tarif également. Il regarde par la fenêtre. «C'est vraiment une belle ville !» Il s'étend sur le lit, s'allume une cigarette, fait quelques ronds de fumée. «Demain l'entrevue. Ça va bien aller. Un emploi comme ça ! Faut pas que je rate ma chance.» Il s'étire, jette un coup d'œil à sa montre. Ses cercles de fumée sont plus troubles, imprécis et fugitifs. «C'est comme un retour aux sources. Revenir dans la ville de mes ancêtres.» Il éprouve l'impression de réaliser une mission sacrée. Il n'en parle à personne, c'est un secret entre lui et sa généalogie. Un peu troublé, il se soulève. «Bon. J'prends ma douche et j'vais m'promener.»

*

On ne répond pas à sa question. Il sourit, confiant. Trois personnes silencieuses l'examinent. Trois hommes qui se ressemblent comme des frères. Trois complets gris regardent le jeune

homme en déplaçant des papiers. Il croise les jambes, pose ses mains jointes sur sa cuisse droite.

— Pensez-vous être à la hauteur de la situation? demande le juré de gauche.

Le jeune homme réfléchit en le regardant dans les yeux, «assurance et brièveté», se dit-il.

— Oui !

Le jury ne bronche pas, attend la suite. Le jeune homme a la certitude d'avoir tout dit, il sourit. C'est l'attente généralisée.

Après une minute d'une longueur démesurée, l'homme gris, celui qui lisait dans l'autobus, lève un œil, dépose sa lourde tête dans la paume de sa main droite et demande :

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? répète le jeune homme en ouvrant de grands yeux étonnés.

— Pourquoi croyez-vous être à la hauteur de la situation ?

— Ah bon... Bien parce que... Je suis déjà agent d'information, depuis cinq ans. Je connais bien le travail, je suis efficace et compétent. Avec mon C.V. vous avez les lettres de recommandation de mes supérieurs immédiats... et puis je suis très sociable, j'aime le public...

Le jeune homme n'a pas l'habitude. Il sait bien qu'il faut qu'il se vende, qu'il en rajoute, avec assurance et sans trop de prétention. Mais comment ? Les visages impassibles, blasés, des juges ne lui indiquent aucune voie. Il patine de son mieux.

— Ce poste exige des qualités de gestionnaire, d'administrateur, de leader. Il s'agit de superviser

le travail d'une dizaine d'agents d'information. Vous sentez-vous prêt à occuper un poste de cadre ? demande celui qui n'avait pas encore parlé, en insistant, avec un respect évident, sur le mot «cadre».

Le jeune homme hésite. En vérité, ce qui l'attire, c'est le salaire et la perspective de déménager dans cette ville magnifique, autre chose de plus profond aussi, bien plus que les responsabilités ou le titre de directeur... Il sait que c'est une question importante. Il fronce les sourcils en présentant un visage sérieux :

— Depuis que je suis tout petit, je désire un poste de responsabilités. J'ai même déjà rêvé de devenir ministre ! affirme-t-il, la tête haute et le menton en avant.

Derrière la table, on se méfie des jeunes loups.

*

Il déambule, touriste d'un jour, sur cette magnifique terrasse de bois. Il s'arrête, s'appuie à la balustrade, et admire, en bas, tout près, le «majestueux» fleuve. Il est heureux, à cause du fleuve sans doute, de cette vieille ville sûrement, coquette et charmante, d'être ailleurs... ou d'être de retour.

Il se promène avec de grands yeux. Puis, tout à coup, il a faim. Bof, il mangera plus tard, à la tombée de la nuit. Pour l'instant, les petites rues l'intéressent; il s'y dirige d'un pas lent. Arrivé dans un coin plus résidentiel, il cherche avec avidité, ferveur même, des logements à louer.

*

— Comment se fait-il qu'il ne soit pas question, dans votre C.V., de votre plan de carrière ?

Le jeune homme est fatigué. Le mensonge est épuisant. Il se demande ce que c'est exactement qu'un plan de carrière, il devine qu'il s'agit de voir loin, de gravir des échelons, de planifier sa carrière... tout ça.

«Et si je répondais quelque chose d'important, de vrai.»

— Dans la vie j'veux être heureux, avoir des enfants, un travail intéressant.

Les trois hommes gris lèvent la tête en même temps. Six yeux en point d'exclamation se posent sur le jeune homme. Ils n'en reviennent pas d'une telle réponse, d'un tel manque d'envergure. Ils sont choqués.

*

Un Bordeaux rouge et un steak au poivre. Le jeune homme attend son repas avec un plaisir évident. Excité, il feuillette un petit calepin contenant plusieurs numéros de téléphone, il les numérote. «Ça, c'est mon premier choix, le 4 1/2 au coin de la rue, au troisième, d'où l'on voit sûrement le fleuve... Mon deuxième choix, le petit balcon vert...»

À son huitième choix, la serveuse arrive avec son assiette. «Ce qu'elle est belle, cette fille !»

Il ne peut résister à la tentation :

— Est-ce que toutes les filles d'ici sont aussi belles que vous ?

— Attention, c'est chaud ! réplique-t-elle, laissant lourdement tomber l'assiette.

La regardant s'en aller, «j' imagine que ça doit

être chaud.» Il rit, tout seul à sa table, son verre à la main. Il boit quelques gorgées. «Et si quelqu'un le louait avant moi ?» Il décide d'aller téléphoner. «Ce serait vraiment trop bête.»

— Combien vous dites !?!

*

Ouvrant de molles lèvres, petit air blasé, un juge demande :

— Êtes-vous capable d'atteindre l'excellence ?

Le jeune homme soupire. Il a de la difficulté avec ce mot à la mode. Dernièrement, au bulletin d'informations, il a entendu un ministre, une faute de français à tous les trois mots, vanter les mérites de l'excellence. Le jeune homme hésite. Il n'est pas certain de bien saisir la portée de ce terme.

— Je travaille avec créativité.

Le jury, les bras lui en tombent, six bras affaissés.

Le jeune homme a la curieuse impression de se perdre dans une épaisse forêt, de s'éloigner du sentier sûr... lorsqu'une grosse mouche vrombissante fait son apparition.

Elle devient, sans l'avoir demandé, l'attraction commune. Tous se taisent et la regardent. La mouche exécute quelques vrilles, un ou deux tonneaux, et se pose nonchalamment sur le crâne dégarni de l'ex-voisin d'autobus de notre héros.

Il n'en peut plus ! Incapable de retenue, c'est l'explosion, il s'esclaffe à tout rompre...

Et son rire est comme le fleuve, emportant tout avec lui.
